Gymnastique de l'incertitude, exercice n° 1

Par Jesús David Curbelo – Traduit par Pascale Hébert

3 octobre 2017

Evgueni Evtouchenko est mort il y a quelques mois. Il a été, peut-être, le dernier des poètes prophètes, cette race illustre qui est née avec Virgile et qui a eu en Dante, en John Milton et en Victor Hugo ses plus hauts représentants. Je parle de cette sorte de barde qui prêchait aux multitudes sur le passé, le présent et l'avenir avec la seule dignité de son exemple, car il ne fuyait pas sa tâche d'animal politique, aussi adverses que fussent les vents et aussi dur que fût le châtiment qu'il encourait pour aller à contre-courant. A la différence des précédents, qui ont fait de leurs livres des beffrois d'où lancer leurs apophtegmes, Evtouchenko a réussi à être, véritablement, un poète des multitudes. Dès sa jeunesse, il déclamait ses poèmes dans des stades bondés et il était glorifié par le public. Il aimait à dire : « Je suis un poète pour ceux qui ne le sont pas » ; c'est-à-dire pour les masses qui voyaient dans son chant une voix préoccupée par le destin du monde, du pays et par le leur propre comme citoyens, comme des particules minuscules qui étaient, en général, les oubliées des grandes constructions fictionnelles derrière lesquelles les hommes politiques avaient coutume de cacher leurs mesquines espérances de se perpétuer au pouvoir par tous les moyens possibles.

De façon curieuse, Evtouchenko a été un auteur critique avec les autorités (Staline, les leaders du post-stalinisme, les cerveaux de la perestroïka, les hommes d'affaires de la nouvelle Russie) et, en même temps, il n'a pas eu pour cela de graves problèmes. Il a défendu des dissidents dans de nombreux endroits du monde et il s'est opposé à l'invasion des chars russes à Prague, par exemple, mais il a continué à être ce qu'il était déjà depuis que le dégel avait commencé : un représentant du plus haut niveau de la culture soviétique. Peut-être a-t-il souffert de quelques crocs-en-jambe de la part des écrivains stalinistes, bien que là je crois que la jalousie a pris le pas sur la conscience idéo-politique : l'art de remplir des installations sportives et des théâtres énormes ne doit pas être très bien toléré par ceux qui parviennent à peine à publier dans des revues et des

journaux subventionnés pour faire de la politique et, en définitive, très peu lus en dehors des circuits concernés.

Rappelons-nous la célèbre fermeture d'esprit de l'Union Soviétique à l'époque de Staline. Dans son poème « Prologue » daté de 1985, Evtouchenko s'en plaint et dit : « C'est une honte/ pour moi de ne pas connaître Buenos Aires et New York. / Je veux cheminer vers Londres, / et converser avec tous… ». Et il y est arrivé immédiatement de façon heureuse : au cours de sa vie il a visité près de cent pays et son œuvre a été traduite dans plus de soixante-dix langues ; on l'a invité aux plus importants festivals de poésie du monde et il a été acclamé sur les cinq continents. Cet homme, né à Zima, en Sibérie, en 1932, a vécu à cheval sur la Russie et les Etats-Unis (où il est mort ni plus ni moins que pendant la période de Donald Trump) depuis qu'en 1991 le pays dans lequel il avait grandi –et qui l'avait élu député au Soviet Suprême en 1989—s'est démantelé.

Bien qu'il se sentît soviétique, Evtouchenko ressentait un profond orgueil d'être russe, comme il le proclame dans les derniers vers de l'un de ses poèmes les plus connus « Babi Yar », écrit pour protester contre l'antisémitisme sous quelque forme que ce soit : « …je suis et je serai un véritable russe ». Il me semble que la meilleure preuve de cette affirmation c'est sa poésie qui l'offre, lui qui se déclarait héritier de la vigueur de Vladimir Maïakosvski et de la tendresse de Boris Pasternak ; mais il y a beaucoup plus. Je peux discerner dans ses textes des résonnances de la satirique espièglerie de Nikolaï Nekrassov, les tons élégiaques d'Alexander Blok, d'Ossip Mandelstam ou d'Anna Akhmatova, et même, par moments, ces concessions que faisait Demian Biedny dans le langage afin d'être compris par les masses et qui ont été tellement critiquées par Lénine, qui voyait d'un mauvais œil que l'on sacrifiât la profondeur du contenu et la tension du style sur l'autel de l'accessibilité.

Ceci me semble, dans son cas, un péché véniel, la plupart du temps résolu avec élégance par le poète. Il faut comprendre un détail : la poésie russe, même la plus avant-gardiste (certaines zones de Pasternak, de Sergueï Essénine ou de Vélimir Khlebnikov) maintient de façon rigoureuse la rime et la métrique. Cela contribue à sa facile assimilation par les auditeurs et les lecteurs, dont beaucoup caressent encore aujourd'hui l'étrange idée que la poésie qui ne sonne pas bien, ce n'est pas de la poésie, c'est autre chose. Et c'est, du coup, la véritable raison pour laquelle un auteur si éloigné des chemins intellectuels des œuvres poétiques majeures du XXème siècle (T.S. Eliot, Paul Celan, Seamus Heaney) jouit d'une si haute estime non seulement parmi « les ignares », mais aussi parmi les poètes, les éditeurs, les critiques, les traducteurs et les académiciens et que, à plusieurs reprises, malheureusement sans l'obtenir, il a été nommé sélectionné pour le Prix Nobel.

Une autre raison de poids pour comprendre sa réputation réside dans la confessionnalité continue de sa poésie, dont le tour romantique (les années soixante, décennie pendant

laquelle Evtouchenko a mûri comme auteur a été sans aucun doute une décennie romantique au niveau mondial avec ses explosions sociales, ses révoltes estudiantines, l'arrivée des beatniks, l'essor du rock, etc.) lui fait conserver une voix dans laquelle il ne paraît pas y avoir de rupture entre les sujets lyriques qui parlent dans les poèmes et la propre voix du poète prophète. Il y a aussi, dans ses textes, une influence vérifiable du chanteur-compositeur-interprète Vladimir Vyssotski, soit par la recherche artistique multidirectionnelle (Evtouchenko a été acteur, scénariste et metteur en scène de cinéma tandis que Vyssotski a été musicien, compositeur pour le cinéma et un acteur de théâtre et de cinéma de renom) soit par l'irrépressible passion pour la liberté, la foi en la justice, l'élan pacifiste et le mépris pour la bureaucratie, l'opportunisme et l'hypocrisie. Vyssotski a fini par être une icône de la chanson russe intelligente et il a marqué également l'œuvre poétique d'autres auteurs contemporains comme Andreï Voznessenski et Bella Akhamadoulina (la première femme d'Evtouchenko, soit-dit en passant). Evtouchenko, à sa façon, est lui aussi devenu une idole pour ses admirateurs à l'intérieur du pays comme à l'extérieur.

J'estime indispensable de souligner que la sympathie du poète envers le processus social cubain provient, à première vue, de cette empreinte romantique partagée. Evtouchenko a écrit le scénario de Je suis Cuba et il a clairement établi son admiration respective pour Fidel Castro et Che Guevara pendant la décennie des années soixante (à la mort de ce dernier, il a publié le poème « La clé du commandant », qui se termine par des vers riches d'enseignement : «A gauche, jeunes gens/ toujours à gauche/ mais pas plus à gauche/ que votre cœur »). Ces relations se sont refroidies lorsque le russe a protesté contre l'emprisonnement, de son point de vue injuste, d'Heberto Padilla. Bien des années après il est revenu à Cuba, il a participé au Festival de Poésie de La Havane et à la Foire Internationale du Livre, et il a même consenti à remettre à Collection Sud Editeurs une brève anthologie intitulée *Le vent du matin* qui offre un dense panorama de son œuvre monumentale.

Dans cette copieuse production littéraire, il y a des centaines de livres. J'aimerais distinguer l'un de ses romans : *Ne meurs pas avant de mourir*, dans lequel il relate, en les romançant, les évènements autour du coup d'état dont a été victime le gouvernement de Mikhaïl Gorbatchev en août 1991 ; dans cet ouvrage le narrateur reprend une affirmation dostoïesvkienne qui pourrait être la pierre angulaire de son regard sur la réalité : « Nous sommes tous coupables de tout ». A partir de ses dissemblables recueils de poèmes, la critique a pour coutume de préparer des anthologies qui permettent de pénétrer dans ce vaste univers à travers l'exploration de l'une de ses parties. La plus connue en espagnol, pour autant que je sache, est *Pommes volées*, compilée par le poète et traducteur chilien Javier Campos pour le Festival International de Poésie de Medellín et qui a été également publiée à Cuba en 2010. D'autres comprennent des poèmes traduits

par Rafael Alberti et María Teresa León, par José Emilio Pacheco, José Herrera Petere, Jesús López Pacheco, José María Güell et Juan Luis Hernández Milián, entre autres.

Il y a un texte en particulier avec lequel je voudrais conclure ce simple hommage au grand poète russe. C'est, pour moi, l'un de ses plus grands poèmes, parce que l'histoire et la sociologie y rejoignent la profondeur de la pensée et la musique des mots dans l'une des plus authentiques élégies de la poésie lyrique contemporaine :

« Adieu, notre Drapeau Rouge »

Adieu, notre Drapeau Rouge.

Tu es descendu du Kremlin

Pas aussi fièrement

Ni aussi adroitement

Que tu t'étais hissé il y a des années

Sur le Reichstag détruit,

Fumant comme le dernier souffle d'Hitler.

Adieu, notre Drapeau Rouge.

Tu as été notre frère et notre ennemi.

Tu as été le camarade du soldat dans les tranchées,

Tu as été l'espérance de l'Europe captive.

Mais, comme un rideau rouge, tu cachais derrière toi le goulag

Rempli de cadavres gelés.

Pourquoi as-tu fais cela,

Notre Drapeau Rouge ?

Adieu, notre Drapeau Rouge

Couche-toi.

Repose.

Nous nous souviendrons de toutes les victimes

Trompées par ton doux murmure rouge

Qui a poussé des millions à te suivre comme des agneaux

Sur le chemin de l'abattoir.

Mais nous nous souviendrons de toi

Car tu n'as pas été moins trompé.

Adieu, notre Drapeau Rouge.

Est-ce que par hasard tu n'as été qu'un chiffon romantique ?

Tu es ensanglanté

Et avec notre sang nous t'arrachons

De nos âmes.

C'est pourquoi nous ne pouvons arracher

Nos larmes de nos yeux rougis

Car, toi, tu as férocement

Frappé nos pupilles

De tes lourds glands dorés.

Adieu, notre Drapeau Rouge.

Nous avons fait aveuglément

Nos premiers pas vers la liberté

Sur ta soie blessée

Et sur nous-mêmes

Divisés par la haine et la jalousie.

Eh ! Multitudes,

N'écrasez pas à nouveau dans la boue

Les lunettes déjà brisées du docteur Jivago !

Adieu, notre Drapeau Rouge.

Ouvre en forçant le poing

Qui t'a emprisonné.

Essaie de brandir quelque chose de rouge sur la guerre civile

Lorsque les canailles tenteront d'arracher

A nouveau ton pavillon

Ou que seuls les condamnés

Formeront les rangs à la recherche d'espérance

Adieu notre Drapeau Rouge.

Tu te déploies vers nos rêves.

Tu n'es plus

Qu'une bande rouge émaciée

Sur notre drapeau russe tricolore.

Dans les innocentes mains de la blancheur,

Dans les innocentes mains de l'azur,

Peut-être que ta couleur rouge

Peut encore être lavée du sang que tu as versé.

Adieu, notre Drapeau Rouge.

Attention notre nouveau tricolore.

Attention aux tricheurs de drapeaux

Qui veulent te presser entre leurs doigts graisseux.

Se pourrait-il qu'à toi aussi

Ils te réservent la même sentence

Qu'à ton frère rouge :

Etre assassiné par nos propres balles

Qui dévorent ta soie comme des mites de plomb ?

Adieu, notre Drapeau Rouge.

Dans notre enfance ingénue

Nous jouerons à l'Armée Rouge et à l'Armée Blanche.

Nous sommes nés dans un pays qui n'existe plus.

Mais dans cette Atlantide nous avons été vivants et nous avons été aimés.

Toi, notre Drapeau Rouge, tu gis dans la flaque d'un marché.

Des marchands prostitués te vendent contre des devises.

Des dollars, des francs, des yens.

Je n'ai pas pris le Palais d'Hiver du tsar,

Je n'ai pas assailli le Reichstag d'Hitler.

Et je ne suis pas ce que tu appellerais un communiste.

Mais je te caresse, Drapeau Rouge, et je pleure[1].

Notes :

1-Cette version est due à Evgueni Evtouchenko en personne.